



Dado, *Boukoko triptyque*, 1975. Huile sur toile, 162 × 454 cm.  
 Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris. Photo : Jean-Louis Losi.

# DADO

## — Mémoire épidermique

### VERNISSAGE

le jeudi 12 mai 2016 à 18 h  
 Espace St Germain

### EXPOSITION

du 12 mai au 18 juin 2016

### CONVERSATION

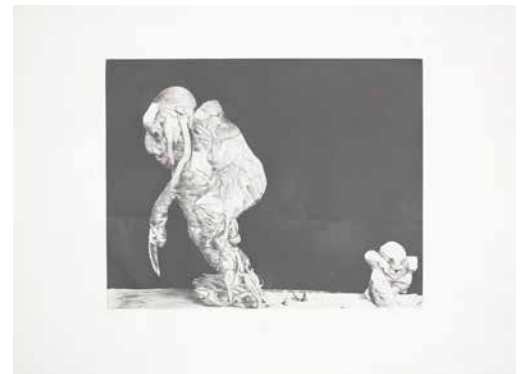
autour du recueil  
 d'entretiens de l'artiste,  
*Peindre Debout*, avec la  
 participation de Daniel  
 Cordier et Jean-François  
 Jaeger le samedi 4 juin à 11 h

Nous avons le plaisir de présenter MÉMOIRE ÉPIDERMIQUE, une exposition des peintures, collages, dessins et estampes des années 70 de l'artiste DADO (1933-2010). Établi en France à partir de 1956, Dado est très vite repéré par Jean Dubuffet dans son atelier de gravure ainsi que par Daniel Cordier. Il sera ensuite dirigé vers la galerie par les collectionneurs Boulois qui se passionnent pour son travail ainsi que par François Mathey ; il bénéficiera de quatre expositions personnelles dans les années 70-80 et de présentations régulières dans des expositions thématiques avant l'hommage qui lui sera rendu par la galerie en 2011 autour de trois grands triptyques, collages et dessins.

Les peintures de Dado précisent la symbiose qui s'effectue entre les événements de sa vie courante au Monténégro, en Centre Afrique chez les Pygmées (*Triptyque de Boukoko*) et le vécu des circonstances tragiques de la guerre qui marquent son enfance et que l'artiste exorcise par une création humaine et infatigable qui dominera toute sa vie. Sa fabuleuse maîtrise de ses moyens d'expression confère à ses visions une réalité absolue que ce soit par une vaste érudition – ses *bébés* font référence à la *Vierge à l'enfant entourée des Saints Innocents* de Rubens au Louvre – ou par des moyens techniques infailibles de la plume et du burin où le geste est mis à nu directement dans un dispositif subtil de contrastes et de lumières.



Dado, *À la ville de St Denis*, 1974. Encre de Chine sur papier, 105,3 × 150,5 cm.  
 Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris. Photo : Jean-Louis Losi.



Dado, *L'atelier II*, 1974. Pointe sèche et aquatinte sur papier Arches, 76 × 56 cm. Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

Dado s'intéresse au dessin pour son côté rigoureux et austère, enregistrant tout à l'image d'un *électrocardiogramme*. Dessiner relève d'une représentation classique de la peinture. Le dessin « *est dur comme du sel* » nous dit Dado, « *dessiner à la plume est 60 fois plus lent que la mine de plomb ; la plume te freine et il faut presque entailler le papier, comme un tatouage, le papier ayant un côté derme.* » L'exposition présente également ses relations de longue durée avec le graveur Alain Controu où l'artiste grave le cuivre directement sans dessin préalable et fait naître des formes issues de la fusion des 2 éléments glaciaux que sont l'acier et le métal. Dado grave comme il peint : il commence une image qu'il ne cesse de retravailler durant des mois, des années même, à tel point que la plaque peut changer du vertical à l'horizontal. Son burin recherche en profondeur, creuse et égratigne le corps à la manière d'un chirurgien, comme si, selon les mots de Michael Peppiatt, « *la chair avait été tissée, comme une toile d'araignée, autour des os.* »

Cette exposition d'un mois a été conçue en écho à la publication du recueil d'entretiens de l'artiste *Peindre debout*, chez l'Atelier contemporain (François-Marie Deyrolle). Richement illustré, cet ouvrage réunit pour la première fois 23 entretiens menés au long de quatre décennies avec l'artiste monténégrin. Préfacée par Anne Tronche, cet ouvrage établi et annoté par la fille de l'artiste, Amarante Szidon, sera dédié dans l'espace St Germain de la galerie le samedi 4 juin prochain à 11 h, en présence de deux de ses marchands historiques, Daniel Cordier et Jean-François Jaeger.

— *Véronique Jaeger*



## EXTRAIT DE LA PRÉFACE D'ANNE TRONCHE POUR PEINDRE DEBOUT

(...) « La création est une vengeance exercée contre soi. » Qui pourrait affirmer ou suggérer une telle idée, si ce n'est un créateur ayant mesuré, au cours de son expérience personnelle, à quel point les œuvres peuvent être utilisées par ceux qui les commentent pour renforcer bon nombre d'illusions idéalistes ? Les entretiens auxquels s'est livré Dado, selon un rythme irrégulier, durant une cinquantaine d'années ont ceci d'exceptionnel : ils font apparaître le champ de l'art comme un terrain de lutte. Selon des modalités différentes, ils affirment que la liberté du créateur ne se fonde que dans la transgression des tabous moraux, esthétiques et économiques de son époque. L'audace stylistique, le dévergondage de la pensée, de même que l'émotion ressentie devant un événement minuscule demeurent, de son point de vue, les seules chances pour conduire sans prétention dogmatique une œuvre à accomplir. Au cours de ces rencontres, Dado, qui sait jouer de la reconnaissance qu'il a acquise pour déborder toujours davantage les limites dans lesquelles on voudrait l'enfermer, s'affirme plusieurs fois « hérétique » ou « rebelle ». Hérétique, il l'est certainement. Arrivé à

Paris en 1956, dans une époque où l'abstraction dominait, il a pu mesurer la résistance qui lui fut nécessaire pour situer son expression hors des modes et des tendances majoritaires. Un affranchissement aussi complet des valeurs culturelles dominantes n'a pas beaucoup d'exemples. Et il faut reconnaître que Dado manifeste avec une évidente intrépidité à quel point lui sont précieux les droits illimités de l'indépendance d'esprit. En l'écoutant – fréquemment la restitution des entretiens est laissée dans la vérité abrupte des paroles prononcées, si bien que l'on entend quand on l'a connu, ce qui est mon cas, la tessiture de sa voix –, nous ressentons la nervosité aiguë de ses peintures. Comme si les paroles prononcées étaient la caisse de résonance où tracés, couleurs, signes interrompus atteignaient leur plus précise portée. (...) À la lecture de ces entretiens, on comprend, si on ne l'avait déjà soupçonné, que Dado a fait de sa peinture un lieu de rencontre pour des volontés qui pourraient sembler antagonistes, alors qu'elles sont complémentaires : celle d'écrire son propre corps, sa propre angoisse corporelle devant la mort, et celle d'agrandir son propre champ de vision pour dire les rapports de force qu'entretient la pensée avec des visions venues d'ailleurs. (...)

Anne Tronche



Dado dans son atelier. Fonds d'archive de la galerie  
Jeanne Bucher Jaeger, Paris. Photo : Chastenet